

maison. Dans les notes que j'ai retrouvées, mon père écrit : « L'Européen pour qui travaillait mon père avait discuté avec moi et l'avait poussé à m'inscrire à l'école française maternelle. C'est comme cela que je suis rentré dans ce circuit. Dans cette école nous n'étions que 3 Marocains. Entre nous il y avait une compétition féroce. Cette voie m'a fait gagner trois ans sur les gens de ma génération. Mais ce choix m'a aussi, je l'ai découvert bien plus tard, donné l'image d'un Européen, d'un Occidental. » Voilà. Le premier nœud, la première blessure, le premier déchirement.

Tout aurait été différent si mon père n'avait pas eu vingt ans en 1961, à une époque où le monde occidental affirmait de manière éclatante sa supériorité matérielle et intellectuelle. Pendant des décennies après l'Indépendance, la culture française a continué d'infuser dans cette élite dont Lyautey avait fait son alliée et à laquelle il a permis de se reproduire, d'abord dans les écoles de notables qu'il a créées puis dans les « missions françaises »,

où j'ai moi-même étudié. Paradoxalement, c'est parce que le protectorat n'a pas rempli les objectifs qu'il s'était assignés – éduquer et développer – que le Maroc a eu terriblement besoin de la France pendant les vingt premières années qui ont suivi l'Indépendance. Depuis les années 1960 et jusqu'à aujourd'hui, près de trente mille Marocains vont chaque année étudier en France et, parmi eux, beaucoup reviennent au pays avec une femme française. Dans les années 1970, le Royaume devient, selon le journal *Lamatiif*, le « plus grand importateur de coopérants au monde ». Pendant vingt ans, ces enseignants français vont former toute une génération de Marocains. Roland Barthes est professeur à Rabat. Dans les cafés de Casablanca, on mise au PMU sur des chevaux qui courent en France. La classe moyenne lit *Le Monde*. On va écouter des concerts de Brel à Casablanca ou à Meknès et danser sur les tubes de Sylvie Vartan. Bien sûr, une partie des intellectuels dénonce cet impérialisme culturel. Dans la presse on se moque de l'« écrivain africain parisianisé » qui, façonné par la culture

occidentale, professe l'universel pour mieux dévaloriser sa propre culture. On reproche à Barthes de venir enseigner Proust et Poe alors que le pays se débat avec des questions identitaires.

C'est ce qu'écrivit le poète Abdellatif Laâbi :

*Y a bon Molière Shakespeare Montesquieu*

*Calderón Mallarmé*

*Mananga est le Victor Hugo de l'Afrique*

*Hamidallah est le Baudelaire arabe.*

Mes parents me répétaient : « Tu te rends compte de la chance que tu as ? », et évidemment cela avait le don de m'agacer. Plutôt que de nous parler de ce que nous étions, ils nous invitaient à envisager tout ce que nous aurions pu être. Nous aurions pu naître dans un pays en guerre. Nous aurions pu faire partie de ces centaines d'enfants que ma mère soignait et qui erraient dans les rues de Rabat ou de Casablanca, sniffant de la colle pour s'étourdir et oublier. Peut-être que s'ils m'ont mis autant de livres entre les mains c'était aussi pour exercer ce penchant,

le développer, pour que je pousse jusqu'au vertige cette idée de contingence. « Et si, et si, et si. » Mes parents se méfiaient de l'exaltation du sentiment national. Ils trouvaient un peu ridicule d'être fier du lieu où on est né et qu'on n'a pas choisi. Ils vouaient une affection particulière aux grands écrivains d'Europe centrale, aux cosmopolites, aux polyglottes et aux apatrides, aux femmes et aux hommes que les guerres avaient jetés sur les routes. Ils citaient Stefan Zweig : « Je tiens l'idée nationale pour dangereuse. Je connais et j'aime des hommes, j'aime les langues et leurs esprits divers. Mais je ne vois dans les États que des formes contingentes. Que suis-je par exemple ? Allemand si nous sommes rattachés à l'Allemagne; Autrichien si l'Entente nous contraint à l'indépendance; Tchecoslovaque parce que mon père est un Allemand de Bohême et que nous serons peut-être annexés demain; juif si les juifs deviennent une minorité nationale. Comme moi des millions de gens ne savent pas qui ils sont. »